

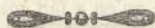
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — HISTOIRE D'UN MAGICIEN, par THALÈS BERNARD (suite et fin). — LETTRES INÉDITES DE WEBER (suite et fin). — UNE VISITE A CHARLES-MARIE DE WEBER, trad. par J. DUESBERG (1^{re} part.). — LE COUSIN PAUVRE, comédie en un acte, par PALGRAVE SIMPSON. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Une des plus délicieuses promenades à faire quand on aime les fleurs, c'est une excursion aux serres du jardin des plantes; là se trouvent réunies toutes les fleurs des diverses latitudes: les fleurs rares d'Europe, les larges fleurs d'Amérique et d'Asie, les fleurs veloutées, velues et épineuses d'Afrique, et les fleurs grimpanes de l'Australie. Les cinq parties du monde apportent là leur contingent de parfums et de couleurs, et, sous l'habile direction de M. Pépin, chef des cultures du jardin des plantes, ces fleurs poussent et s'épanouissent dans leur prison de verre comme sur le sol natal. Une nouvelle serre vient d'être construite, renfermant un vaste et profond bassin dont les eaux disparaissent sous une couche de fleurs et de feuilles des nymphéas les plus rares. Parlons d'abord du nymphéa royal, le *Victoria regia*, dont les feuilles ont quatre mètres de circonférence, et peuvent servir sans fléchir de lit de repos à une petite fille de sept à dix ans. La fleur de cette plante colossale est de la grosseur d'une tête humaine; chaque pétale, à nervures blanches et roses, est ferme et charnu comme un fruit. Cette immense plante aquatique vient du pays des Amazones. A côté de ce nymphéa monstre, s'étale le *nymphaea stellata* de l'Asie tropicale; sa fleur blanche et bleu pâle se découpe en étoile. Madame Tilman va imiter cette fleur céleste pour des garnitures de robes de bal. Autour de ce bassin que les nymphéas décorent sont des plates-bandes encaissées pleines de fleurs éblouissantes: c'est le *curcuma roseana* avec ses grappes de corail, que madame Tilman dispose en coiffure pour les jeunes et belles têtes brunes à l'italienne; c'est l'*airch-*

mcea fulgens, avec ses girandoles d'améthystes, que la gracieuse fleuriste étage de façon à être groupées parmi les longues boucles des fins cheveux blonds. Rien ne sied mieux pour coiffure que les fleurs en grappes; aussi seront-elles très-portées cet hiver. Madame Tilman a fait en rose, en blanc et en jaune des tiges d'acacia merveilleuses d'imitation; on en garnira des robes et des queues de manteaux de cour pour très-jeunes femmes. Nous avons aussi admiré chez elle des traînées de fleurs d'eau et des guirlandes de fleurs de haie pour coiffures et garnitures; des mouches bleues, vertes et noires, de frêles demoiselles et des abeilles d'or, qu'on dirait vivantes, sont fixées çà et là dans les corolles, semblent y frissonner et animent pour ainsi dire ces fleurs inertes. Mais revenons au jardin des plantes, qui nous a fait naturellement penser à madame Tilman, dont les doigts de sylphe savent reproduire pour nos parures tous les trésors de ces belles serres.

M. Pépin a fait dernièrement sur le changement de coloration qu'éprouvent les fleurs par la culture, les remarques très-curieuses dont voici le résumé: les plantes cultivées et annuelles offrent plus promptement des changements de nuances que les espèces vivaces, car chaque année on les renouvelle par la voie des semis. Ce phénomène se rencontre néanmoins aussi parmi les espèces bisannuelles ou vivaces et même, mais très-rarement, parmi les espèces ligneuses.

Les types des plantes annuelles du Chili, du Texas et de la Californie, ont beaucoup de tendance à produire des variétés à fleurs blanches, surtout quand elles rentrent dans l'une ou l'autre des trois couleurs primitives, rouge, jaune et bleu. Il en est de même pour beaucoup d'autres espèces introduites dans les cultures françaises. Ainsi les *clarkia pulchella* et *elegans*, qui ont leurs fleurs rose violacé, ont produit des fleurs blanches et rose clair, le *gilia* bleu et *tricolor*, les *leptosiphon* à fleurs roses, ont donné des variétés d'un blanc pur.

Enfin on voit encore aujourd'hui au Muséum des fleurs de *tropæolum* (capucine) d'un jaune presque blanc, et cette espèce s'est tellement modifiée depuis quelques années, qu'il est rare de rencontrer l'ancien type.

M. Pépin trouve ces transformations très-remarquables, en ce sens que ce sont les variétés à couleur

blanche surtout qui se montrent les premières; les panachures n'arrivent qu'ensuite.

Des fleurs passer aux parfums, la transition est toute naturelle. Guerlain vient de mettre en vente des extraits tout nouveaux pour parfumer les beaux mouchoirs que prépare, pour soirée et pour bal, madame Daniel Deray; ce sont les extraits de *mimosa*, de *lathyrus* et de *cyperus ruber*; puis l'extrait du *comte d'Orsay*, celui des *Hespérides* et celui de la *reine Victoria*, adoptés par toute la fashion anglaise.

Nous recommandons aussi comme une nouveauté charmante pour la toilette le savon transparent de la princesse Clémentine en boules et en petites tablettes; puis un nouveau philcome, que vient d'exposer Guerlain, parfumé au *bouquet impératrice*. Mais le triomphe du célèbre parfumeur est dans les fards incomparables qu'il perfectionne chaque année: le *rouge de Damas*, le *rouge au carmin de Chine*, le *rouge Plessis*, puis la *crème de lis*, le *lait de perle*, le *crêpon blanc*; puis le *henné de Sennâar*, jaune, bleu et noir. — Horreur! s'écrieront les femmes laides et vieilles qui se servent de toutes ces préparations sans parvenir à s'embellir et à se rajeunir. Mais les jeunes et les belles qui savent ce qu'un art bien entendu peut ajouter à leur grâce et à leur fraîcheur accordent leur plus gracieux sourire de bienvenue à des inventions miraculeuses qui ajoutent à la beauté ce que le duvet ajoute au fruit le plus frais, l'éclat, l'attrait!...

Les dentelles sont comme les fleurs et les parfums, une mode toujours jeune et toujours nouvelle: Violard a disposé pour cet hiver des points d'Angleterre et des points de Bruxelles qui seront du plus riche effet sur le velours et la moire antique. On en garnira les manteaux de cour. On trouve aussi chez Violard les plus belles dentelles de Chantilly et les plus admirables guipures noires qu'on puisse imaginer, puis les claires voilettes si nécessaires pour garantir des brumes de l'automne, les longs voiles de mariée et les gracieuses *fanchons* en point d'Angleterre que l'on fixe de chaque côté du chignon avec de jolies épingles byzantines de chez Froment Meurice, le grand bijoutier, qui vient de monter pour la duchesse de V..... et la comtesse de C..... d'admirables diamants et d'étincelants rubis en forme de fleur; ce sont des roses, des lis, des œillets se groupant en tiges pour coiffure ou en *séviigné* pour devant de corsage. Puis des bracelets mauresques ciselés et déchiquetés; d'autres en forme de serpent ou de couleuvre dont chaque anneau est formé par des pierres précieuses chatoyantes au regard. Les broches en opales entourées de rubis, d'émeraudes, de saphirs ou de topazes brûlées seront aussi beaucoup portées cet hiver. Les bijoux héréditaires des grandes familles du faubourg St-Germain viennent se rajeunir en passant par les mains d'artiste de Froment Meurice, et l'on dit que ce sera à lui que sera confié pour le monter en diadème le fameux Koh-i-noor de la reine d'Angleterre. On sait que ce diamant est celui qui a été donné à la

reine Victoria par l'armée des Indes, après une campagne victorieuse. Des doutes avaient couru sur son authenticité. Par suite de la manière dont ce diamant avait été taillé, bien des personnes qui l'avaient examiné à la grande exposition de 1851 avaient éprouvé un vif désappointement en le revoyant; quand les rayons du soleil la frappaient, la pierre brillait d'un éclat tout particulier; mais si l'atmosphère était sombre, elle avait uniquement l'apparence d'un morceau de verre épais.

Au meeting de l'Association britannique qui a eu lieu il y a quelques jours à Liverpool, M. le professeur Tennam a donné des détails tout à fait rassurants sur le Koh-i-noor.

Ce diamant, dans l'origine, appartenait à Runjeet-Singh, qui le portait habituellement sur son bras gauche, suivant la coutume des potentats d'Orient. La monture originale est maintenant entre les mains des joailliers de la couronne. La pierre est parfaitement conforme au dessin qu'en a fait miss Edem, dans les Indes, ainsi qu'à ce qu'en dit l'honorable W.-G. Osborne dans la description intéressante qu'il a publiée de la cour de Runjeet-Singh. On y voit ce vieillard (qui était aveugle et impotent) assis au milieu de ses nobles, vêtu d'une simple tunique blanche, et portant sur son bras le diamant Koh-i-noor.

Dans les occasions spéciales, Runjeet-Singh avait coutume d'orner son cheval de cette pierre précieuse, ainsi que de quantité d'autres pierres précieuses montées sur diverses parties de son harnais. Tous les récits authentiques de l'Orient prouvent que les nobles étaient dans l'habitude de parer leurs chevaux de cette manière; le cheval de Runjeet-Singh était orné de diamants d'une valeur d'environ 30,000 liv. st.; le grand Koh-i-noor était placé sur le pommeau de la selle.

Quand ce diamant fut exposé au Palais de Cristal, en 1851, il pesait 186 carats et $4/16^e$; actuellement, après avoir été taillé dans la forme adoptée par S. M. la reine, il pèse 122 carats $3/4$ et $4/16^e$. Le travail de la taille a été terminé en septembre 1852; il avait duré 38 jours. La valeur du Koh-i-noor peut être estimée 83,232 liv. sterl.

On voit que le Koh-i-noor ne déparera pas l'écrin de la reine d'Angleterre, et ses loyaux sujets doivent être satisfaits.

Nous n'avons parlé dans ce bulletin que fleurs, parfums, dentelles et bijoux; notre prochaine causerie sera consacrée aux robes, aux chapeaux et aux manteaux. Nous avons voulu laisser le temps à notre célèbre couturière, madame Minette, de disposer ses toilettes d'hiver; nous lui ferons visite cette semaine, et, au sortir de chez elle, les yeux encore émerveillés, nous vous transcrirons, mesdames, ce que nous aurons vu.

Nous vous parlerons aussi d'un nouveau tissu laine et soie, la *sébastopolienne*, qui sera beaucoup porté

cet hiver, et des châles tartares, d'une extrême souplesse, ondulant autour de la taille comme un crêpe de Chine, et chauds pourtant comme un cachemire.

Nous ne saurions trop recommander aux couturières des départements et de l'étranger les rubans bouffants de *Barlet et Belingard*; ces rubans offrent un ornement tout fait pour garnitures de robe et de mantelet; ils se disposent facilement et sont d'une grande solidité.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe en moire antique verte : ornement de velours gros-vert au corsage et aux manches; col et manches de dessous en point de Bruxelles; — chapeau en blonde et satin blanc; petits passeroses sous la passe; — gants en chevreau couleur paille, — brodequins verts.

Seconde toilette. — Robe en taffetas chiné rose et blanc à chinures noires; le corsage et les manches sont garnis en guipure noire; col et manches de dessous en fine guipure blanche; — petit bonnet de même dentelle; — brodequins en satin noir; — gants de chevreau couleur maïs.

HISTOIRE D'UN MAGICIEN.

(SUITE ET FIN.)

V.

RÉSUMÉ.

Si nous cherchons maintenant, pour réhabiliter un peu dans notre esprit des hommes occupés à des travaux en apparence si futiles et si illusoire, quel est le rôle des alchimistes dans le grand mouvement de l'humanité, nous ne pouvons point du tout les considérer comme des esprits méprisables. Ils ont, d'une part, constitué la science chimique telle qu'elle pouvait exister jusqu'à la renaissance du seizième siècle, et leurs nombreuses découvertes, leur infatigable patience, leurs recherches si complexes et si multipliées doivent bien leur mériter quelque reconnaissance; d'autre part, ils appartiennent à la classe de ces penseurs qui, cherchant la signification du monde objectif, proclamèrent avant les découvertes de la chimie moderne le nombre fort restreint des corps simples. De nos jours, les sciences,

abandonnant la question d'origine, ont laissé à la philosophie métaphysique le soin d'expliquer le monde, et les philosophes qui proclament l'identité du sujet et de l'objectif remplissent dans la sphère intellectuelle le rôle qu'avaient joué les alchimistes en face de la nature; ils cherchent un *mot* qui explique et engendre toute chose, les autres cherchaient un *corps*: en conséquence ils n'ont point à s'accuser mutuellement. Ils doivent bien plutôt se remercier des découvertes qu'ils ont faites par hasard, les uns en psychologie, les autres en chimie appliquée.

Pour donner un caractère complètement authentique aux données qui forment le fond de ce chapitre, je dois présenter un aperçu sommaire des manuscrits qui m'ont servi à le composer. Voici donc l'énumération des principaux :

1^o *Recueil des citations de l'Écriture sainte, par Best, Anglais.* Ce manuscrit, composé de vingt-quatre feuilles in-douze non paginées, est écrit avec le plus grand soin; mais, comme j'en ai donné de nombreux extraits, je n'ai pas à parler ici de son contenu. Les caractères de vétusté qu'offrent le papier et l'écriture indiquent qu'il a été rédigé ou transcrit dans le siècle dernier.

2^o *Extrait du grand Ms.* Ce manuscrit, non paginé, comprend dix-sept chapitres suivis de quelques additions, et traite de métaphysique, de l'alchimie et de l'esprit universel, corporel dans les corps et spirituel dans les éléments; il comprend aussi de nombreux procédés pour la fabrication des sels, de l'or potable, etc.; le format de ce manuscrit est in-quarto.

3^o *Opérations philosophiques.* Ce manuscrit, composé de vingt et une pages in-quarto, contient différentes recettes pour fabriquer les sels, dulcifier les corrosifs, etc. On trouve à la fin une liste assez étendue des signes énigmatiques par lesquels les philosophes désignaient soit les corps, soit les opérations que ceux-ci doivent subir.

4^o *Figures de Solidonius.* Ce manuscrit, composé de cinquante-trois feuilles in-quarto, d'une écriture élégante, comprend de plus un petit cahier écrit moitié en lettres ordinaires moitié en gryphes. Ce dernier offre dix-huit figures coloriées, dont l'autre donne l'explication. On y voit la pierre se présentant tour à tour sous les traits d'un *roi à la robe noire*, d'un *être hermaphrodite* en qui les deux sexes encore séparés tendent à se fondre, d'un *cheval échappé* qui rejette les fèces dont il était plein; puis vient la *queue du paon* sous le symbole d'un *roi à robe bigarrée*, puis le *roi blanc*, puis le *roi rouge*, et une dernière figure allégorique représentant un génie qui domine le monde.

5^o *Anatomie du végétal, c. 45.* Ce manuscrit renferme vingt-quatre pages in-quarto, et contient des recettes barbares pour la préparation des sels et des huiles. A la page 48, il est parlé de l'argent potable (lune potable), dont la préparation est décrite avec soin.

6^o *Geber elarabs.* Ce manuscrit, écrit sur papier

bleu, avec un appendice sur papier jaune, offre un traité complet de géomancie et une interprétation permanente des bruits de souris, craquements de murailles, etc. Si l'on en croit une note placée à l'une des dernières pages, ce travail a été copié sur un manuscrit de la bibliothèque de Berlin.

7^o *Principes hermétiques*. Ce manuscrit se compose de cent vingt et une pages in-folio, et présente toutes les recettes possibles pour faire toute espèce de choses; il offre de plus les principes métaphysiques de l'alchimie exprimés de la façon la plus subtile, et, pour employer le langage des philosophes, revêtus le plus souvent des ombres cimmériennes.

8^o *Flos cœli*. Ce manuscrit, d'une écriture moderne, est composé de soixante-dix-huit pages in-douze. Il comprend la recette pour faire de l'or citée plus haut, et en outre divers procédés, dont l'un est relatif à l'élixir lunaire, qui est sans doute identique avec l'argent potable.

9^o *Fortuna secundæ*. Ce manuscrit, dont j'ai déjà parlé, est in-quarto, et comprend quatre-vingt-dix carrés magiques destinés à fournir les moyens de gagner à la loterie.

Il est accompagné d'une longue explication relative à la manière de former les carrés. Cette application, due à 135, est copiée sur une instruction manuscrite, dont je possède l'original, rédigée par le comte slave. En tête de ce travail, se trouve un tableau qui donne les différences des nombres de 1 à 90.

À la suite du tableau initial, viennent d'autres tableaux représentant chacun des nombres 1, 2, 3, etc., calculés en eux-mêmes, d'abord verticalement, puis horizontalement.

Il serait trop long de décrire les sept opérations au moyen desquelles on peut découvrir les chiffres qui doivent sortir à la loterie.

10^o *Maxuellus, De cabalæ sympathiarum*. Ce manuscrit, d'un format petit in-quarto, traite de l'existence de l'âme, qui peut se transporter hors du corps pendant la durée de la vie. Il n'est qu'un extrait d'un imprimé fort rare publié à Copenhague, et porte cette note : « Ce Ms. m'a été prêté; mais, comme le livre qu'il reproduit est fort rare, j'ai à dessein négligé de le rendre. »

11. *Merveilleuse opération de la nature par l'art des philosophes adeptes concernant les sels mercuriels lunaires, lesquels se forment en la végétation*. Ce Ms., écrit d'une écriture tondue très-lisible, se compose de onze pages petit in-folio remplies de signes conventionnels qui rendent énigmatique le détail des opérations.

12^o *La cabale de Pic de la Mirandole*. Cette cabale consiste à consulter un pentagone muni de sommes qu'on trouve par un procédé déterminé. On leur fait subir diverses modifications, après quoi l'on obtient un résultat de chiffres qui correspond à l'alphabet ci-joint :

a b c d e f g h i k l m n o p q r s t v x y z
3 3 17 4 15 5 6 7 65 16 12 26 11 9 11 25 24 49 8 5 6 7 3

Au bas de cette cabale, se trouve la note suivante :

« Voilà la vraie cabale du célèbre Jean Pic de la Mirandole, qui a été écrite de sa main sur un parchemin trouvé, l'an 1726, dans la bibliothèque du comte NN., seigneur de la Mirandole. »

13^o *Francisci Allai compendium. Astrologiæ nova methodus, cum tabb.* Ce Ms., qui comprend vingt-cinq pages in-folio à deux colonnes, n'est que la reproduction d'un imprimé. Je n'ai donc rien à dire; je me contenterai d'avertir les amateurs que l'année 1884 sera terrible, suivant d'Ailly, « parce que le monde parvient alors au septième degré du Scorpion. »

THALÈS BERNARD.

LETTRES INÉDITES DE WEBER.

(SUITE ET FIN.)

VIII.

Dresde, 2 mars 1817.

MON BON CHER FRÈRE,

J'ai reçu ta lettre et celle de ta chère et spirituelle épouse. Tu ne saurais croire combien cette peinture de ta vie, de ta pensée, de tes actions, m'est chère. Je l'ai parcourue bien des fois, et toujours j'ai senti l'impuissance où je suis de te répondre dans le même sens. Il y a tant de choses qui m'ont fait souffrir, que je regarde comme vaincues, et que j'aime à laisser dormir dans une espèce d'obscurité, ne regardant que devant moi ce qui me reste à faire, et il me reste tant de choses à faire!

En 1815, j'étais d'une humeur sombre à tous égards. J'allai de Munich à Augsbourg, où je donnai un concert avec Baermann : j'étais accablé de besogne; le 5 septembre, il fallut s'en retourner à Prague. C'est là que j'écrivis ma cantate, dont je joins ici le texte. Je la fis exécuter pour la première fois le 22 décembre, avec succès.

* Je m'affermis de plus en plus dans ma résolution de quitter Prague, et, par conséquent, il fallait redoubler d'activité. Je voulais laisser ma création dans un état qui fût digne de moi. En juin 1816, j'allai à Berlin, de là à Carlsbad; à la fin de septembre, je me démis de ma direction. Je me proposai de faire une grande tournée artistique, et partis pour Berlin, où je vécus pendant trois mois renfermé dans ma chambre comme un anachorète, pour terminer une foule de travaux commencés. C'est là que je reçus, le 14 octobre, ta lettre affectueuse du 26 septembre; mais, ainsi qu'une foule d'autres, elle dut rester sans réponse,

pressé que j'étais par des affaires qui ne souffraient pas de remise.

J'étais sur le point de quitter Berlin pour me rendre à Hambourg, Copenhague, etc., lorsque je reçus, de la manière la plus flatteuse, des offres pour Dresde, que j'acceptai. Je voyais s'ouvrir devant moi une vaste sphère d'activité; par moi, Dresde allait être dotée d'une branche de l'art nouvelle, d'un *opéra allemand*; jusqu'alors on n'y avait connu que l'opéra italien. Mais l'organisation d'une telle œuvre exige de l'activité, de la persistance et du temps. Je suis ici depuis le 13 janvier 1817; déjà plusieurs opéras ont été mis à la scène, et avec l'aide de Dieu nous continuerons. Tu vois que ma vie a été des plus agitées, et que jamais je n'arriverai au véritable repos. Mais il ne faut pas non plus que j'y arrive; si je voulais qu'il en fût autrement, je ne serais pas né pour être artiste, et je remplirais mal ma vocation.

Du reste, mon âme est beaucoup plus calme et plus sereine qu'il y a deux ans. Je vis dans le doux espoir de m'unir, l'automne prochain, à une aimable jeune personne, douée de toutes les qualités qui peuvent embellir et rendre heureuse mon existence. Que Dieu y donne sa bénédiction, sans laquelle tout n'est que vanité! Le mariage est toujours chose hasardeuse: heureux celui qui, ainsi que toi, a gagné le quine à cette loterie! Je compterai parmi les plus beaux instants de ma vie celui où je pourrai quelque jour aller vous surprendre.... Donne-moi bientôt de tes nouvelles. Dis-moi si tes chers enfants grandissent et se développent à ta joie, etc.

C. MARIA DE WEBER,

*Maître de chapelle au service du roi de Saxe
et directeur de l'Opéra royal allemand.*

IX.

Dresde, 22 décembre 1822.

Au moment de mon départ de Vienne j'ai reçu ta chère lettre. Elle a été pour moi une excellente compagne de voyage. Tandis que j'étais assis dans un coin de la voiture et que les contrées passaient rapidement devant mes yeux, les images de ma jeunesse, que tu retraces si bien, passaient devant mon âme; le sourire, qui allait quelquefois jusqu'au rire, alternait chez moi avec la tristesse, qui parfois faisait couler mes larmes.

Par la pensée je ris de nouveau dans ces beaux jours, où l'on se sent heureux de vouloir tant de choses, et où l'on se figure que l'accomplissement doit en être magnifique; que de fois mes plus ardents desirs, dont je croyais la réalisation impossible, ne se sont-ils pas réalisés! Néanmoins, dans ma conviction, je restais encore bien loin du véritable but. Combien peu j'étais satisfait de ce qui paraît suffire aux autres! Crois-moi, un grand succès pèse comme une dette sur l'âme de l'artiste consciencieux; jamais il ne s'acquitte

à son gré. Ce que l'expérience nous apporte, la décroissance des forces de la jeunesse nous l'enlève: il ne nous reste que la consolation de nous dire qu'ici-bas tout est imparfait, et que l'on a fait de son mieux.

Avec quel bonheur j'aurais été me jeter dans tes bras! mais je n'ai pas le loisir de faire une excursion; cependant je ne perds pas tout espoir. L'indisposition de mes collègues ne m'a pas permis de faire jouer mon opéra cet hiver à Vienne. J'espère y réussir pendant l'automne de 1823, et pour peu qu'il y ait de possibilité, je m'en irai au pays par Salzbourg et Munich; alors les deux lieues ne m'empêcheront pas d'aller te voir.

Chez moi tout va bien. Après que nos espérances ont été déçues quatre fois, Dieu m'a envoyé un gros garçon, qui, sur les fonts, a reçu le nom de *Max*, et qui a une dent depuis le 1^{er} décembre; ma femme nourrit elle-même; elle est heureuse et bien portante.

Mes relations s'améliorent de jour en jour dans ce pays-là. J'ai eu des pourparlers avec les Italiens, et j'espère en Dieu que désormais nous aurons la paix; que je n'ai jamais troublée, quant à moi. Avec tout cela, ma santé n'est pas des meilleures: les devoirs de ma charge, les exigences du monde qui vont parfois jusqu'à l'impudence, me permettent à peine de m'occuper de mes propres travaux. Cela me cause un vif chagrin; car le moment de la composition est pour moi le temps de la plus haute joie, quoiqu'il porte aussi en lui ses douleurs comme toute création et tout enfantement. Quant à l'effet que produisent mes œuvres au dehors, il ne m'est pas précisément indifférent, mais elles reviennent poser devant moi comme une chose étrangère, et qui, au fond, ne me regarde plus.

Quand mes enfants sont nés, je ne les aime plus guère; et je suis une espèce de père dénaturé qui met ses mauvais garnements à la porte et les abandonne à leur sort. Le succès extraordinaire qu'a obtenu le *Freischütz* est devenu un ennemi dangereux pour tous mes opéras suivants. L'attente du public s'exagère outre mesure; et comme les gens, d'ordinaire, ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent, on ne réussit presque jamais à les satisfaire. Mais à la volonté de Dieu: c'est ma devise. En voilà assez pour aujourd'hui.

Ton vieux et fidèle ami pour toujours,

C. M. DE WEBER.

Ici se termine la correspondance de Weber avec M. Susann, assesseur ou adjoint au tribunal criminel à Ried. Le recueil où nous avons puisé ces curieux documents ne contient que deux pièces écrites par M. Suzann en réponse à Weber. Elles n'offrent rien qui puisse en motiver la publication.

Les œuvres posthumes de Weber, qui sont restées à peu près inconnues en France, nous fournissent des détails intéressants sur quelques personnes qui figurent dans sa correspondance avec l'ami de sa jeunesse. Voici entre autres ce que Weber nous apprend au su-

jet de ses relations avec l'abbé Vogler : « A Vienne, je fis connaissance avec plusieurs artistes distingués, notamment avec l'immortel Haydn et avec l'abbé Vogler. Ce dernier, avec cette bienveillance qui caractérise tout esprit vraiment grand et avec le plus pur désintéressement, s'empessa de m'initier aux trésors de sa science. Quiconque a été à même, comme moi et quelques autres, d'étudier cet homme, qui joignait à une intelligence d'une trempe peu ordinaire une sensibilité profonde, et d'apprécier son immense savoir, ne pouvait s'empêcher de le vénérer et de lui vouer un souvenir impérissable; on lui pardonnait volontiers, et l'on trouvait même tout naturels certains petits travers, certaines bizarreries de caractère qui déparaient ses belles qualités, comme étant le résultat de son éducation, de son état et des attaques haineuses auxquelles il avait été en butte.

» C'est d'après les conseils de Vogler que je me résignai, non sans peine, à ne plus travailler pendant quelque temps à de grandes compositions; que je consacrai près de deux ans à l'étude assidue des œuvres diverses des grands maîtres, dont nous analysions ensemble la contexture, les idées et le mécanisme. A part quelques opuscules, quelques variations et l'arrangement pour piano de *Sancovi*, opéra de Vogler, je ne publiai rien pendant ces deux années.

» Je revis l'abbé Vogler peu de temps avant sa mort, à l'époque où il se consacrait tout entier à l'éducation musicale de deux élèves d'un grand talent, Meyerbeer et Gænsbacher. Dans leur société, je pus profiter de son expérience avec plus de fruit, ayant plus de maturité dans l'esprit et étant plus apte à discerner la vérité. J'étais occupé alors à écrire la partition d'*Abu-Hassan*. Je ne vis plus Vogler qu'une seule fois quelque temps après; il prenait le plus vif intérêt à mes travaux. Que sa cendre repose en paix! »

UNE VISITE

A CHARLES-MARIE DE WEBER

EN 1825.

Dans une ville des frontières de la Saxe vivait encore en 1840 un estimable négociant, M. C***, connu par son beau talent sur le violon et par sa généreuse bienveillance envers les artistes, surtout les musiciens.

Il vénérât du plus profond de son cœur tous ceux qui s'étaient fait remarquer dans leur art : Paganini et C. M. de Weber étaient pour lui l'objet d'un véritable culte.

Pour entendre les opéras de Weber il ne craignait ni les dépenses ni les fatigues qu'occasionnait encore à

cette époque le voyage de *** à Dresde. Son unique regret était de n'avoir jamais pu se placer au théâtre de manière à voir à son aise l'illustre compositeur. Quant à lui faire une visite, une timidité excessive ne le lui permettait pas.

Un jour il venait d'arriver à Dresde; son correspondant lui avait mandé qu'on donnait *Euryanthe*. C***, à qui le propriétaire de son hôtel avait indiqué la demeure de Weber, s'était établi en face dans l'espoir de le voir à sa croisée. Les quarts d'heure s'écoulaient l'un après l'autre; il restait patiemment à son poste, s'appuyant à une maison située vis-à-vis de celle du *maestro*, dont son regard ne quittait pas les fenêtres.

Le ciel se couvrait de nuages : notre enthousiaste ne s'en apercevait pas; au loin, le tonnerre grondait, C*** ne s'en inquiétait pas : de grosses gouttes commençaient à tomber, il ne bougeait pas. Le musicien Schmiedel, un ami de Weber, venant à passer, remarqua C***, qu'il connaissait; il lui témoigna son étonnement de le voir ainsi planté dans la rue par une pluie d'orage; C*** répondit avec franchise.

Schmiedel le prie d'attendre un instant, monte en toute hâte chez le compositeur, et revient au bout de quelques minutes avec une invitation de la part de Weber, qui, touché d'une si naïve admiration, se montra tout disposé à faire un gracieux accueil à l'enthousiaste *dilettante*.

— Le cœur me battait lorsque j'entrai dans l'appartement de C. M. de Weber, raconta plus tard C*** à un de ses amis; il se leva de son bureau et me reçut de l'air le plus affable. Je ne pouvais proférer une parole. Weber me vint en aide.

— J'ai appris tout à l'heure, me dit-il en riant, que vous aimez ma musique et que vous désirez me voir. Je ne souffrirai pas que mes partisans se laissent tremper par la pluie pour me voir; quant à mes adversaires, ils s'en garderont bien.

— Je sais le *Freischütz* et *Preciosa* par cœur, répliquai-je, et nous en jouons ou chantons journellement des morceaux dans ma famille. Aujourd'hui je suis venu dans l'espoir d'entendre *Euryanthe*, et je m'en fais une fête.

— Je désire de tout mon cœur que vous goûtiez *Euryanthe* aussi vivement que *Freischütz*, mais c'est tout une autre musique. Je me suis conformé à la volonté des *savants*, qui m'ont blâmé d'avoir trop pensé aux profanes dans le *Freischütz*. Mon Dieu, je ne pensais alors ni à la foule ni aux connaisseurs; je ne songeais qu'au poème, qui avait toutes mes sympathies. Voilà bien les critiques! ils nous supposent toujours des vues égoïstes. Quand j'écrivis le *Freischütz*, je ne me doutais pas que ma musique deviendrait si rapidement et si profondément populaire.

Je le priai de me permettre de jeter un coup d'œil sur son manuscrit. Weber, avec un sourire, me présenta la partition d'*Obéron*; il était occupé à en instrumenter le deuxième acte.

— Ceci est pour les Anglais, poursuivit-il; dans cet opéra j'ai repris mon ancien chemin; j'ai cherché à faire des mélodies nettes et claires.

— Croyez-vous, mon vénéré maître, que les Anglais soient à même d'apprécier complètement votre musique?

— Sans aucun doute; une nation qui pendant de si longues années a entendu et admiré Haendel, qui joue sans cesse et partout Haydn et Mozart, se connaît à coup sûr en musique. Il n'y a pas de plus beaux *Lieder* populaires que ceux des Anglais. Entre nous, mon cher monsieur, plusieurs compositeurs m'ont plaint d'avoir à écrire pour un peuple aussi *antimusical* que les Anglais, et ils seraient très-heureux s'ils avaient été chargés eux-mêmes d'une besogne aussi flatteuse. A l'un d'eux j'ai répondu dernièrement : « Pourquoi donc empruntez-vous de cette nation *barbare*, comme vous l'appellez, l'air de *God save the King*, que je voudrais bien avoir fait? »

Madame de Weber entra. Schmiedel prit congé; je voulais me retirer également.

— Restez avec nous si vous n'avez pas d'autre engagement, me dit le maestro : celui qui fait un voyage de deux jours pour venir entendre mes opéras, c'est bien le moins que je l'invite à dîner.

J'acceptai l'invitation avec bonheur. Weber me joua sur le piano des chœurs et des airs d'*Obéron* jusqu'au moment où madame de Weber nous pria de nous mettre à table.

Pendant le dîner, Weber fut très-aimable et très-causeur; il découpait lui-même, versait à boire, et l'on voyait qu'il était très-aimé de sa femme et de ses enfants. Le vin ayant fini par me délier la langue, je lui avouai franchement que je me l'étais figuré autrement, que je lui avais supposé de l'orgueil.

— Je suis fier, c'est vrai, répliqua-t-il, mais je ne suis point orgueilleux. J'ai un cœur, j'espère que le *Freischütz* le prouve à quiconque en a un lui-même. Je sais qu'il y a des gens qui s'en vont disant que je porte la tête haute; — sans doute, quand j'ai affaire à des sots et à des impertinents. Après le *Freischütz*, comme ils sont accourus et comme ils m'ont donné des conseils : « sur la manière dont j'aurais dû faire autrement ceci et cela! » Les chefs d'orchestre, que ne voulaient-ils biffer dans la partition de mon *Euryanthe*! Oui, dans ces occasions-là, je me redresse dans ma fierté. Mais c'est avec reconnaissance pour des sympathies sincères que je vais au-devant de ceux qui m'estiment; et jamais je n'oublie que tous mes talents viennent d'en haut.

C'était un jour de fête : Weber était obligé d'aller à l'église. De là, il se rendit au théâtre, où il dirigea l'opéra d'*Euryanthe*; madame Funk fut admirable dans le rôle d'Églantine.

Le lendemain, avant mon départ, j'écrivis à Weber quelques mots pour lui donner de nouveau l'assurance de mon entier dévouement; en même temps je lui

envoyai le plus beau laurier qu'il me fut possible de trouver chez le jardinier de la cour, M. Seidel, — en retour de la plume que j'avais prise sur le bureau de l'auteur de *Freischütz*, et que je conserve parmi les objets les plus précieux que je possède.

Traduit de l'allemand par J. DUESBERG.

LE COUSIN PAUVRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Personnages.

SIR SILVER LIGHT, chevalier (*knight*).

M. JASPER HAZELTON, propriétaire.

PHILIPPE HAZELTON, son fils.

WALTER HAZELTON, son neveu.

HÉLÈNE, fille de sir Silver.

DAME BRIGITTE, femme de charge.

DOMESTIQUES.

Costumes du temps de Georges I^{er}.

Scène première.

Le théâtre représente un beau salon gothique du château d'Hazelton; — une grande porte à ogive; — une porte plus petite; — une cheminée avec le feu allumé; — une large fenêtre et des meubles antiques. Lorsque la toile se lève, dame Brigitte donne des ordres aux domestiques qui arrangent les meubles.

DAME BRIGITTE. — Placez ce fauteuil dans ce coin... là. Placez cet autre près de la croisée. Tout ira bien comme cela. Maintenant, allez. Vous viendrez dans ma chambre recevoir d'autres ordres. Dépêchons-nous un peu, ou nous verrons arriver nos hôtes avant que tout soit disposé pour les recevoir! (*Les domestiques sortent.*) De fameux hôtes, ma foi! pour se donner tout ce mouvement! Un ancien négociant de la cité de Londres, chevalier de fraîche date, et sa fille. Voilà quarante ans que je suis dans ce château, fille, femme et veuve. Ah! si le bon M. Ambroise Hazelton avait vécu, on n'aurait jamais dit à la femme de charge de se donner tout ce mal pour de pareils personnages... et encore c'est lorsque le maître vient à peine d'arriver, lorsque rien n'est à sa place! Mais cela me serre le gosier, d'appeler Jasper Hazelton... mon maître. Ah! s'il y avait une justice, je sais bien qui serait le maître du château d'Hazelton... Mais non, il faut qu'il se tire d'affaire comme il pourra, et qu'il reste le pauvre cousin Walter! Rien que d'y penser, tout mon sang bouillonne. Oui, vrai!... Ah! si vous parlez du loup... Mais non, ce n'est pas lui, c'est M. Walter. (*Entre Walter en campagnard, avec un bâton et une gibecière. Dame Brigitte le regarde avec affection.*)

Scène II.

WALTER, DAME BRIGITTE.

WALTER. — Ah! dame Brigitte! bonjour. Je me suis hâté de quitter la ferme aussitôt que ma tâche du matin a été terminée, pour venir féliciter mon oncle et mon cousin de leur retour.

DAME BRIGITTE *avec humeur*. — Vous aviez bien le temps.

WALTER. — Mon oncle est-il visible? et Philippe?

DAME BRIGITTE. — Le maître s'est enfermé dans la bibliothèque pour y boudier tout seul, selon son usage. Son fils est par là, qui fait un tour de promenade, je suppose.

WALTER. — Que je serai enchanté de les revoir!

DAME BRIGITTE *à demi-voix*. — Je n'en dirais pas autant.

WALTER. — Vous plaisantez, j'espère, dame Brigitte; car autrement vous me feriez de la peine; mon oncle est très-bon pour moi, et je l'aime.

DAME BRIGITTE. — Lui, bon! hum! lui qui vous bourre et vous gronde pour rien du tout. Il aurait dû faire de monsieur Walter quelque chose de mieux qu'un simple fermier. Il vous traite comme son intendant.

WALTER. — Et ne dois-je pas savoir gré à mon bienfaiteur de me mettre en état de lui rendre quelques légers services, pour acquitter en partie la dette de ma reconnaissance?

DAME BRIGITTE. — La dette de votre reconnaissance? Que lui devez-vous donc tant, je vous prie?

WALTER. — Je lui dois tout ce que j'ai... tout ce que je sais... tout ce que je suis! Ne m'appelle-t-il pas son fils? Ne me permet-il pas de l'appeler mon père? N'a-t-il pas été un père pour moi?... Ne m'a-t-il pas recueilli chez lui, moi, pauvre orphelin sans feu ni lieu?

DAME BRIGITTE. — La patience m'échappe quand je vous entends parler ainsi, monsieur Walter! Et apprenez-moi donc à qui la faute si vous étiez sans feu ni lieu? Qui vous a enlevé l'héritage du domaine d'Hazelton?

WALTER. — Mon grand-oncle Ambroise avait le droit de disposer de sa propriété comme il l'entendait, et mon oncle Jaspér était son neveu aussi bien que mon père.

DAME BRIGITTE. — Mais votre père était le neveu favori du vieillard et l'aîné des deux frères. Un premier testament avait été fait en sa faveur, je sais cela, moi! et si tout s'était passé comme...

WALTER. — Brigitte, assez là-dessus! je ne dois plus vous écouter,

DAME BRIGITTE. — Allons, monsieur Walter, ne vous fâchez pas; il ne faut pas m'en vouloir; je vous ai porté tout enfant dans mes bras. Je vous aime comme si vous étiez mon fils, et vous voulez que je me taise quand je soupçonne... (*Walter lui fait un geste de reproche.*) Eh bien, je me tais; mais vous ne m'empê-

cherez pas de penser tout ce que je voudrai. (*Elle grommelle à demi-voix.*) — (*Entre Philippe Hazelton habillé avec élégance.*)

Scène III.

PHILIPPE, WALTER, DAME BRIGITTE.

PHILIPPE. — Ah! Walter!

WALTER *affectueusement*. — Philippe, je suis ravi de vous voir! (*Ils se serrent la main.*)

PHILIPPE. — Dame Brigitte, j'ai entendu dans les offices les domestiques qui vous demandaient.

DAME BRIGITTE *passant à main gauche*. — Très-bien! très-bien! on y va! on y va! Voici quarante ans que je suis au château, fille, femme et veuve; je sais mon affaire, je pense. Mais j'avais besoin de parler (*d'un air fier*) avec monsieur Walter Hazelton. C'est une des dernières consolations d'une femme de mon âge que de pouvoir dire ce qu'elle a sur le cœur. (*Elle se retire en grognant.*)

Scène IV.

WALTER, PHILIPPE.

PHILIPPE *riant*. — Ah! ah! ah! la vieille grondeuse! Son âge ne lui a pas ôté certainement la consolation de grogner!

WALTER. — Oui; mais c'est au fond la meilleure femme du monde. Pardonnez-lui... Eh bien! mon cousin, et que dites-vous de cette grande ville de Londres? Racontez quelques-unes de ses merveilles à un pauvre campagnard qui ne l'a jamais vue. Ce doit être une bien belle ville, la source de toutes les sciences! Je voudrais bien y avoir été; mais pourquoi le regretter? Je ne m'y trouverais probablement pas à ma place.

PHILIPPE. — En effet, mon pauvre cousin Walter! (*le regardant et riant de bonne humeur*) car vous êtes un peu en arrière de la mode et vous avez encore toute la tournure primitive du campagnard... Il me semble vous voir faire le galant auprès d'une jolie dame... ah! ah!

WALTER *un peu blessé*. — Allons, épargnez-moi, mon cousin. Je sais que ce n'est pas là mon rôle. (*Changeant de conversation avec un ton plus gai.*) Mais n'avais-je pas osé dire que vous deviez nous ramener à Hazelton... une jeune dame de Londres?

PHILIPPE. — Il pourrait bien être question d'une jeune dame, en effet.

WALTER. — Ah! est-elle belle? Je ne demande pas si elle est bonne et aimante, vous ne l'aimeriez pas sans cela.

PHILIPPE. — Ah! ah! ah! mon naïf cousin! C'est une demoiselle charmante... une héritière de la Cité qui roule sur l'or.

WALTER. — Et vous aime-t-elle?

PHILIPPE. — J'ose m'en flatter un peu.

WALTER. — Puissiez-vous être heureux, mon cher Philippe! moi aussi je rêve quelquefois à ce bonheur-

là, quand je passe une soirée d'hiver tout seul, au coin du feu... Oui, je rêve alors qu'une aimable compagne m'y recevra quelque jour avec le sourire dans les yeux et de douces paroles sur les lèvres... (*plus bas, à part*) comme celle que j'ai entrevue ce matin! (*Haut.*) Je crois entendre la voix des petits enfants, ces anges du foyer domestique... mais ce n'est qu'un rêve! Ce bonheur n'est pas fait pour moi... pauvre campagnard sans fortune.

PHILIPPE. — Bah! bah! mon cher cousin, vous n'y entendez rien... Peut-être voudrais-je être à votre place; car alors je serais aimé pour moi-même, et je n'aurais pas la mortification de penser que je n'ai dû ma conquête qu'aux avantages de la naissance et de la fortune.

WALTER. — Heureusement, vous avez tout ce qu'il faut pour captiver le cœur d'une femme.

PHILIPPE. — Vous croyez, mon cher Walter... Et, ma foi, s'il faut être franc, quand je me regarde dans la glace, je pense, sans trop de vanité, que j'ai autant de chances qu'un autre... plus que bien d'autres peut-être. (*Il pirouette sur ses talons.*) Cependant, pour en être plus sûr... j'ai voulu mettre ma future à l'épreuve.

WALTER. — A l'épreuve! à quelle épreuve?... Quelle folie d'amoureux, je suppose; allons, faites-moi votre confession.

PHILIPPE. — Dans le fait, c'est à vous surtout que je dois la faire.

WALTER. — A moi?

PHILIPPE. — Oui; mais silence... une autre fois... mon père n'en sait rien encore.

Scène V.

JASPER HAZELTON, PHILIPPE, WALTER.

M. HAZELTON avec un accent affectueux. — Bonjour, Philippe. (*Plus froidement.*) Walter!... bonjour, Walter.

WALTER prenant la main de M. Hazelton, et d'un air respectueux. — Mon bon père, soyez le bienvenu!

M. HAZELTON retirant sa main. — Comment va la ferme?

WALTER. — Tout va bien. Je pourrai aujourd'hui même, si vous le voulez, mon père, vous soumettre les comptes de l'année.

M. HAZELTON. — Tout est en règle, je n'en doute pas; je connais votre diligence.

WALTER. — Je voudrais, en effet, mériter les éloges de mon bienfaiteur.

M. HAZELTON. — Bienfaiteur. Bah! bah! ne parlez pas de bienfaiteur. Vous êtes le fils de mon frère.. mon fils d'adoption. C'est à moi qu'est échu l'héritage de la famille; mais devais-je oublier que vous faites partie de la famille?... Non; n'en parlons donc plus! je désire seulement que vous soyez content de votre situation.

WALTER. — Je le suis.

M. HAZELTON. — Et vous ne voudriez pas faire autre chose que ce que vous faites?

WALTER. — Il fut un temps où j'aurais pu désirer être soldat pour servir mon pays.

M. HAZELTON. — Ah!

WALTER. — Mais j'ai contenu mon cœur indocile; je l'ai calmé par la réflexion. J'ai une autre ambition, aujourd'hui. Je puis encore servir mon pays en m'adonnant à l'agriculture; et si la guerre éclatait, si un ennemi osait débarquer sur nos plages... alors je saurais encore quitter le fer de la charrue pour l'épée, défendre les champs que j'aurais semés, combattre pour la maison où vous m'avez accueilli comme un fils.

M. HAZELTON. — J'aime à vous entendre parler ainsi, Walter. Nous ne sommes heureux sur cette terre qu'en étant contents de notre sort. Ce bonheur-là ne s'acquiert pas avec les richesses, croyez-moi... (*D'un air soucieux.*) Peut-être les richesses, au contraire, nous en privent... mais assez... (*Soupirant.*) Je voudrais causer avec Philippe; laissez-nous, Walter. (*Walter salue M. Hazelton, serre la main à Philippe et sort.*)

Scène VI.

M. HAZELTON, PHILIPPE.

M. HAZELTON. — C'est un garçon qui n'a point d'idées et qui n'en aura jamais.

PHILIPPE. — Pauvre cousin Walter, il n'a pas la moindre connaissance du monde... mais c'est un cœur honnête.

M. HAZELTON. — Il n'aurait jamais pu être bon à autre chose qu'à être ce qu'il est... un franc campagnard.

PHILIPPE. — Mais s'il est heureux ainsi!

M. HAZELTON. — C'est ce que je veux dire : mon prodigue de frère, s'il avait hérité de ce domaine, aurait bientôt mangé tout l'héritage, et son fils serait réduit aujourd'hui, qui sait?... à la mendicité... Il vaut mieux pour lui que les choses soient comme elles sont, — pour lui et pour nous tous, croyez-le bien... Je suis à l'abri de tout reproche...

PHILIPPE. — A l'abri de tout reproche, mon père; certainement, puisque vous avez une bonne conscience et (*riant*) un riche domaine.

M. HAZELTON. — Sans doute; mais la fortune a des retours perfides, et c'est pourquoi, Philippe, je voudrais vous voir marié... bien marié. L'héritière de la Cité est riche, et son père, chevalier de fraîche date, ne serait pas fâché de s'allier à une famille plus ancienne. Vous l'avez vue, Philippe, pendant que je faisais mon excursion en Écosse. Avez-vous fait votre cour? avez-vous su être aimable? où en êtes-vous enfin avec elle? Il faut que je le sache, puisque nous l'attendons ce soir.

PHILIPPE souriant. — Vous me demandez si j'ai su être aimable, c'est-à-dire si j'ai su me faire aimer?

M. HAZELTON. — Eh bien?

PHILIPPE. — Oui et non. Elle m'aime et ne m'aime

pas... ou plutôt elle m'aime sans me connaître, ou plutôt elle me connaît et ne me connaît pas !

M. HAZELTON. — Je ne fus jamais fort pour deviner les énigmes, Philippe. Voulez-vous me dire le mot de celle-là ?

PHILIPPE. — Il le faut bien ; car le moment est venu où je dois révéler toute mon intrigue. Je tenais à connaître ce que je puis valoir aux yeux d'une jeune personne, moi, Philippe, et non l'héritier du château d'Hazelton, le fiancé officiel à qui la future est forcée de répondre *oui* avec une timide révérence. Qu'ai-je fait ? Je me suis dépouillé de l'élégance du jeune homme fashionable pour prendre le costume et les grâces rustiques de mon pauvre cousin Walter, à qui j'ai aussi emprunté son nom.

M. HAZELTON. — Quelle est cette folie ?

PHILIPPE. — Folie ! dites-vous ; mais non, sous le simple masque de mon *pauvre* cousin, j'ai joué si bien mon rôle d'amoureux que je suis sûr d'être aimé pour moi-même.

M. HAZELTON. — Vous avez donc déclaré votre amour ?

PHILIPPE. — Par mes regards et mes soupirs... sans prononcer le mot d'amour... (*M. Hazelton hausse les épaules*), et maintenant vous devinez la délicieuse scène lorsqu'elle reconnaîtra son erreur... mais ne précipitons pas trop le dénouement de ma comédie, de peur que la pauvre miss Hélène ne succombe à l'excès de sa surprise et de son ravissement. Ah ! ce sera sublime !

M. HAZELTON. — Ce sera ridicule... et dès qu'ils seront arrivés, je veux apprendre au père et à la fille...

PHILIPPE. — Non, non... ne soyez pas si prosaïque, mon père, ne vous mettez pas en travers de mon drame romanesque.

M. HAZELTON. — Vous voulez me rendre aussi fou que vous... faites donc comme il vous plaira. (*Il sort.*)

Scène VII.

PHILIPPE *seul*.

PHILIPPE. — C'est vraiment charmant de jouer le héros dans sa propre pièce ! Mais chut ! Qu'est-ce qui vient ? (*On entend la voix de sir Silver Light*), une voiture de poste... sur mon âme, c'est le vieux sir Silver avec sa fille. Déjà ! les voici arrivés avant l'heure où ils étaient attendus. Vite donc ! allons nous habiller ou plutôt nous déshabiller pour mon rôle, dont j'ai besoin de répéter encore la dernière scène... qui est aussi la plus intéressante. (*Il sort précipitamment par la porte de gauche, et entrent sir Silver et sa fille Hélène avec un domestique.*)

Scène VIII.

SIR SILVER LIGHT, HÉLÈNE.

SIR SILVER LIGHT *au domestique qui sort*. — Non, non, ne nous annoncez pas. C'est inutile, j'aime à sur-

prendre mon monde... (*A Hélène.*) Mais il n'y a personne au salon. Nous sommes encore en avance. Tant mieux, tant mieux ! J'aime cela, moi ! J'aime à causer un peu d'émotion, au risque de causer aussi un peu d'embarras. La vie serait par trop monotone sans ces surprises que je fais aux autres et que je les invite à me rendre dans l'occasion.

HÉLÈNE. — Et cependant, mon père, vous soupirez toujours après le repos et la paix.

SIR SILVER. — Sans doute. Je n'aime ni la guerre ni les agitations politiques. Au dedans et au dehors, il me faut avant tout la sécurité. La baisse des fonds publics et des actions industrielles est chose trop sérieuse. Mon goût pour les surprises se satisfait à moins de frais. Par exemple, je serais très-fâché de savoir le matin ce qu'on nous servira le soir à dîner. Chaque nouveau plat est pour moi une surprise agréable dont je sais doublement gré au chef de cuisine.

HÉLÈNE. — Votre philosophie vous rend heureux, mon père ; je la trouve admirable... Mais le chapitre des accidents...

SIR SILVER. — Je ne m'en effraie pas. Vous faites allusion à celui de ce matin. Nous voici sains et saufs. C'est encore une agréable surprise après avoir été versés sur le bord d'un fossé. Notre voiture elle-même est à peine endommagée. Sans mon désir de surprendre M. Hazelton, nous aurions pu nous en servir au bout d'une heure au lieu de louer la chaise de poste qui nous a conduits jusqu'ici. Mais vous-même, Hélène, vous avez été bien vite rassurée, et tout à l'heure encore vous me disiez que cette aventure du voyage serait pour vous le texte d'une épître à votre amie de pension miss Anna Dormer.

HÉLÈNE. — J'avoue qu'en effet j'ai été, comme vous, agréablement surprise de l'accueil qui nous a été fait dans cette ferme où nous sommes entrés pendant qu'un des postillons allait chercher les chevaux au relais du village. J'ai admiré la maison elle-même, d'abord, avec son pittoresque manteau de lierre ; puis ses domestiques si empressés et si sûrs, disaient-ils, d'être approuvés par leur maître ; cette pièce si simplement meublée, et cependant si propre, où ils nous ont fait asseoir ; ces livres qui indiquaient que nous étions chez un fermier qui sait trouver le temps de s'instruire, et enfin le fermier lui-même, accourant pour nous offrir ses services ; ses manières à la fois si naturelles et si polies, sa...

SIR SILVER. — Sa bonne mine, n'est-ce pas ? Allons, petite coquette, cela ne gâte rien quand un fermier qui a de bonnes manières est en même temps un joli homme.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas à sa bonne mine que je pensais, mon père, mais à cette mendicante qui, lorsqu'il nous a accompagnés jusqu'à notre voiture, l'a salvé de ses bénédictions avec une telle sincérité dans l'accent de sa voix, que vous m'avez dit vous-même, après avoir pris congé de lui : « Ce jeune homme n'est

pas seulement très-poli, il doit être très-charitable et très-populaire dans le canton ! »

SIR SILVER. — Je le pense. Dans la Cité, nous ignorons où va l'argent que nous donnons pour les malheureux ; nous faisons l'aumône par ostentation , pour inscrire nos noms sur une liste de souscripteurs titrés... A la campagne le riche a ses pauvres qui le connaissent et le chérissent. Mais, ma chère Hélène, vous aussi, qui êtes à Londres une de nos dames de charité, vous pourrez bientôt, si vous le voulez, avoir ici vos pauvres comme une noble châtelaine. Malgré toute ma passion pour les surprises, il en est une que je n'ai pas osé vous faire. Vous savez que c'est pour une entrevue que nous venons chez mon ami Hazelton ; vous avez assez longtemps désespéré tous vos prétendants de Londres, qui vous semblaient les uns trop vieux, les autres trop jeunes. Si vous n'avez pas d'objection contre celui-ci, il faudra en finir, et au lieu d'acquérir le domaine que nous sommes invités à venir visiter dans ce comté, je compterai votre dot en beaux billets de banque que votre mari placera comme il voudra, après m'en avoir signé un reçu pour la régularité de nos comptes.

HÉLÈNE. — Je vois, mon père, que mon mariage est pour vous une affaire de commerce.

SIR SILVER. — Pas précisément, ma fille, et je ne doute pas que lorsque le futur vous aura vue, il ne devienne très-indifférent à la dot ; mais jusqu'à présent je me permets de croire que c'est à moi, votre prospectif père, plus qu'à vous, que l'on a fait la cour.

HÉLÈNE. — C'est cependant vrai, et je trouve même que c'est de votre part beaucoup de modestie que de conduire ici votre fille au lieu d'attendre à Londres la visite qu'on vous avait annoncée.

SIR SILVER. — La lettre que nous remit Walter Hazelton m'a paru jusqu'ici une excuse suffisante ; mais, à propos, nous allons retrouver ici ce pauvre jeune homme, si gauche, si timide et si sentimental ! pendant huit jours, j'ai cru vingt fois le surprendre à vos genoux, tant il paraissait épris de vos charmes... Hélène ! j'ai eu même quelque idée que vous éprouviez pour lui... une pitié... dangereuse...

HÉLÈNE. — J'avoue qu'il m'intéressait.

SIR SILVER. — Hélène ! et c'est aujourd'hui que vous m'en faites l'aveu ! Quoi ! réellement, vous commenciez à aimer ce pauvre Walter ? Mais alors...

HÉLÈNE. — Je ne dis pas que je l'aimais... Quoique je ne vous cache pas qu'il m'intéresse vivement, je vous le répète... Mais c'est mon secret... Voulez-vous me permettre de ne pas vous le révéler encore ? (*En souriant.*) Qu'il vous suffise de savoir que je vous prépare une surprise. Serez-vous content ?

SIR SILVER. — En vérité, Hélène !... Heureusement, je vous sais une fille sage... Je consens à ne rien savoir jusqu'au moment d'être surpris... Je m'en rapporte à vous. (*Entre Philippe Hazelton. Il est plus simplement habillé que dans la scène où il a paru une première fois ;*

et lorsque Hélène le regarde, il affecte un air sentimental.)

Scène IX.

SIR SILVER LIGHT, HÉLÈNE, PHILIPPE.

PHILIPPE *saluant*. — Mon très-honorab'e ami, sir Silver Light, et la belle Hélène... j'apprends à l'instant votre arrivée.

HÉLÈNE *tressaillant*. — Ah ! monsieur Walter Hazelton !

PHILIPPE. — Vous daignez me reconnaître ? Vous n'avez pas tout à fait oublié le *pauvre Walter* ?

HÉLÈNE. — Quoi ! au bout de trois jours !... J'ai meilleure mémoire que vous ne pensez, M. Walter, et je suis charmée de vous retrouver chez votre oncle.

PHILIPPE. — Que de bonté !

SIR SILVER *à part*. — L'ennuyeux personnage avec son air sentimental ! Que fait-il ici ? (*Haut.*) Bonjour, jeune homme !

PHILIPPE. — Excellent sir Silver Light, en vous revoyant avec votre charmante fille, je crois être encore à Londres où, grâce à votre bienveillant accueil, je nageais tous les soirs dans un océan de bonheur !

SIR SILVER *à part*. — Que ne t'y es-tu noyé... c'est-à-dire dans l'eau salée du véritable Océan.

PHILIPPE. — Vous rappelez-vous cette soirée où vous daignâtes me prier de vous faire une lecture ? Quelle touchante histoire que celle de cet infortuné qui mourut d'un désespoir d'amour !

HÉLÈNE. — Je m'en souviens ; mais je me permis de ne pas admirer autant que vous ce roman extravagant, et je réservai mes larmes pour une meilleure occasion.

PHILIPPE. — Un roman extravagant !

HÉLÈNE. — L'homme a des devoirs trop sérieux à remplir ici-bas pour qu'il puisse sans crime s'abandonner à un désespoir si déraisonnable.

PHILIPPE. — Quoi, miss Hélène, avez-vous si peu de pitié des souffrances du cœur ? Mais si nous ne pouvons atteindre à celle qui réalise l'idéal de notre jeunesse ?

HÉLÈNE. — Il vous reste, messieurs, votre liberté, votre indépendance ; le monde entier vous est ouvert. Vous avez votre pays à servir, des infortunes plus irréparables que les vôtres à consoler. Vous pouvez encore être heureux ou faire des heureux ; tandis qu'une pauvre femme... Mais je crois que je fais de la morale... C'est assez.

SIR SILVER. — Au contraire, ma fille, continuez ; vous venez de parler comme un livre... Où avez-vous trouvé ces belles phrases ? Ah ! j'y suis, au théâtre... Et qu'on dise encore que ce n'est pas une bonne école !

PHILIPPE. — Je vous trouve bien sérieuse, miss Hélène, vous que j'avais vue si gaie !...

HÉLÈNE. — N'est-ce pas le privilège de la femme de changer d'heure en heure ?

PHILIPPE. — Puis-je espérer du moins que, dans vos

changements, vous conserverez vos bons sentiments pour le pauvre cousin Walter ?

SIR SILVER s'approchant de lui. — En ce qui me concerne, mon cher monsieur Walter, mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes, si cela peut vous faire plaisir. (*A part.*) L'ennuyeux fat !

PHILIPPE. — Mais la belle Hélène ne m'a pas répondu.

HÉLÈNE. — Je ne dis pas ce que je pense, monsieur Walter. Vous pouvez donc me croire lorsque je vous déclare que personne ne désire plus que moi de vous voir heureux.

PHILIPPE s'inclinant. — Je vous remercie. (*A part.*) Bravo ! tout va bien. (*Entre M. J. Hazellon.*)

PALGRAVE SIMPSON.

(*La suite au numéro prochain.*)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE IMPÉRIAL DES ITALIENS. Réouverture : *Semiramide*.

Voici la seconde année qu'un directeur habile et courageux, M. le colonel Ragani, entreprend de livrer le combat. Il se présente cette fois avec une expérience acquise dans une campagne honorable : l'année dernière il avait ramené à lui beaucoup de partisans. Sa troupe se composait d'une vieille et d'une jeune garde, qui lui coûtait fort cher, mais qui lui a rendu de bons services, ceux-ci par leur nom, ceux-là par leur talent. Cette année, plus de vieille garde, presque tous artistes jeunes et nouveaux, et pour commencer, voici un des chefs-d'œuvre du grand maître, dans lequel trois débuts s'accomplissent à la fois.

Est-ce pourtant bien une débutante, madame Bosio, que nous avons vue d'abord apparaître sur ce même théâtre en 1849, et puis passer au Grand-Opéra français, pour revenir à la scène italienne ? Non sans doute, et la cantatrice nous était d'avance trop connue pour qu'il fût possible d'élever le moindre doute sur sa réception. Madame Bosio chante à ravir, avec une voix charmante et une méthode exquise. Elle possède toutes les qualités nécessaires pour exceller dans *Semiramide*, sauf la majesté, l'ampleur de la démarche et du geste. C'est plutôt une Rosine qu'une reine, et surtout une reine d'aussi terribles mœurs que la veuve de Ninus.

Une certaine renommée avait précédé madame Borghi-Mamo, qui s'est montrée à nous sous le costume d'Arsace. La renommée n'avait pas menti : madame Borghi-Mamo a de la voix et du talent. Elle est petite de taille, et pour qu'Assur frémît à son aspect, il faudrait qu'il y mît de la bonne volonté ; mais le public ne se préoccupe guère de ce défaut, commun à la plupart des Arsaces passés et présents. Madame Pisaroni rachetait l'exiguïté de la taille par la puissance de la

voix. Celle de madame Borghi-Mamo a plutôt le timbre du mezzo-soprano que du contralto ; son intonation est toujours juste, sa vocalisation facile, plus facile qu'énergique, et c'est là son plus grand défaut, ce qui ne l'empêche pas de pouvoir prétendre à un rang distingué dans son emploi. Le public ne lui a pas marchandé ses suffrages : dès sa cavatine d'entrée, il lui a fait l'accueil le plus flatteur ; au second acte, les braves se sont également partagés entre elle et madame Bosio, dans le délicieux duo dont elles ont été obligées de répéter l'andante.

Nous arrivons à Gassier, qui débutait dans le rôle d'Assur. Gassier est un Français, un enfant de notre beau département du Var, un élève de notre Conservatoire de Paris. En 1844, dans un même concours, il remportait les premiers prix de chant, de grand opéra, d'opéra comique. Quelques mois après il débutait au théâtre Favart dans un opéra d'Auber, *la Barcarole*, avec ses camarades d'études, Chaix et mademoiselle Delille. L'opéra ne fut pas heureux ; les débuts furent entraînés dans sa destinée. Chaix s'en alla bientôt mourir de la fièvre jaune au Brésil ; mademoiselle Delille partit pour la province, et Gassier pour l'Italie, pour la Sicile ; pour l'Espagne. Enfin le voici qui nous revient, après dix ans, dans la force de l'âge, de la santé, du succès. Il est rare de trouver une voix de baryton plus franche, plus ronde, plus juste, plus agile que celle que possède Gassier. Comme chanteur, il est de la race des Tamburini, avec un peu moins de mordant et de grave. Dans le rôle d'Assur, qui demande une basse-taille, il pêche par le même défaut que madame Borghi-Mamo dans celui d'Arsace. Ce sont deux voix qui ne descendent ni assez bas, ni assez fort ; elles ont un rez-de-chaussée, mais pas de cave. Gassier n'en a pas moins été reçu avec une faveur décidée, applaudi, acclamé, rappelé, il n'y a rien eu que de très-mérité dans son triomphe.

Le ténor Lucchesi, que nous avons vu si brillant naguère dans *Mathilde di Shabran*, dans *Cenerentola*, faisait une rentrée bien modeste dans le rôle d'Idreno ; mais si l'on avait peine à reconnaître sa figure sous la couleur mauresque dont il l'avait brunie, on a reconnu sa voix dans les exercices de vocalise placés par Rossini au début de son œuvre, comme pour préparer les chanteurs qui auraient négligé d'en faire le matin avant de sortir de chez eux.

Florenza, dans le rôle du grand prêtre, a largement déployé sa voix sonore et robuste, mais un peu dure.

En résumé, la représentation a été belle et complète. Le chef-d'œuvre a rencontré rarement un aussi bon nombre d'artistes de premier ordre, égaux entre eux et produisant un harmonieux ensemble. L'orchestre a parfaitement rempli sa tâche sous la main vigoureuse et ferme de M. Bonetti ; les chœurs méritent aussi une mention.

LÉOPOLD DANJEAU.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.